

ANNIE LULU OU LA NAISSANCE DU DISCOURS D'UNE ROMANCIÈRE AFRO-ROUMAINE OU ROUMANO-CONGOLAISE

Cheikh Mouhamadou Soumoune DIOP
cdiop@univ-zig.sn
Université Assane Seck, Ziguinchor (Sénégal)

Une histoire peu connue dans les littératures francophones

Annie Lulu est une écrivaine francophone, née d'une mère roumaine et d'un père congolais, vivant à Paris. Son roman, *La Mer noire dans les Grands Lacs*, est publié chez Julliard en 2021. L'auteure y relate une histoire peu racontée dans les lettres francophones : la naissance d'un enfant d'ascendance négro-africaine en Europe de l'est. C'est celle de Nili Makasi, une jeune fille aux origines familiales et au parcours intellectuel similaires, que la trajectoire fictionnelle mène de Iași à Bukavu, en passant par Bucarest, Paris, Kinshasa et Goma. L'ouvrage a déjà obtenu quatre prix la même année : le Prix Senghor des révélations, le Prix du roman métis, le Prix de la littérature de l'exil, le Prix orange du livre. Il a été aussi sélectionné dans d'autres prix célèbres. C'est dire d'emblée l'effet que le roman d'Annie Lulu a eu chez ces premiers lecteurs et lectrices. Mais pourquoi cette première publication de cette jeune écrivaine a-t-elle obtenu si vite autant d'audience ? Est-ce grâce à son propos ou son écriture ?

Une naissance non désirée...

La Mer noire dans les Grands Lacs est l'histoire d'une fille roumaine, qui comme l'auteure, est née à Iași, une ville située au nord-est de la Roumanie. Exaucé Makasi Motembe, le père de l'héroïne Nili Makasi, est un de ces étudiants congolais venus se former au pays de Nicolae Ceaușescu, le président communiste ami de Mobutu Sese Seko, ex-président de l'ex-Zaïre. Devant rentrer précipitamment au Congo à cause des violences qui ont suivi la chute médiatisée du dictateur roumain, il laisse derrière lui sa fille et la mère, une célèbre étudiante, qui ne voulait ni garder l'enfant, ni se marier avec lui, ni le suivre en

Afrique. Elena Abrahamovici voulait avorter en effet au début de la grossesse contre le désir d'Exaucé qui voulait garder l'enfant par amour et par crainte, car l'avortement était illégal. À la naissance, Elena cherche aussi à se débarrasser du bébé dans une poubelle alors que la police venait d'arrêter le père à cause d'une dispute raciste dans un bus. Surprise par un étudiant sénégalais et grâce à la solidarité des autres jeunes Africains (pp. 62-71), Elena est obligée de garder Nili mais seule, sans l'aide de ses parents. Elle rompt définitivement avec Exaucé, rentré au Zaïre, et décide de ne pas répondre à ses lettres pour lui donner des nouvelles de sa fille. Quand celle-ci demande son père, elle la frappe avec une violence inouïe (p. 37 et pp. 46-47) qui la persuade davantage que, plus que d'une rancune contre son père, il s'agit d'un désamour maternel. Elena est tellement dure avec Nili qu'elle lui refuse toute confiance sur Exaucé et enveloppe sa vie d'avant dans un mutisme total.

Mais derrière cette désaffection se cachent les angoisses d'Elena devant une société roumaine qui, à l'époque, tolère mal son statut de mère d'une mulâtresse. Pour protéger sa fille du regard et du jugement des autres, la mère, devenue professeure à l'université, refuse de l'amener dans une école maternelle et l'initie elle-même à la lecture. En allant faire ses courses, elle l'habillait de deux couches de vêtements et lui bouchait les oreilles de coton, avec interdiction « de parler aux gens ». Elle prétextait le bruit du dehors mais l'enfant avait compris que c'était pour lui éviter d'entendre les obscénités de ce garçon la prenant pour un singe ou de ces hommes qui la considéraient comme une pute ou la fille d'une « pute qui va avec des Noirs » (p. 29). Elena est obligée de baisser la tête dehors comme si elle était déshonorée. La narratrice le dit bien : « elle a eu honte de moi toute ma vie, ou plutôt elle a eu honte de moi jusqu'à ce qu'avoir une fille comme moi devienne à la mode dans la capitale, après l'entrée de la Roumanie dans l'Union européenne, en 2007, j'avais bientôt dix-huit ans, si on fait le compte, elle a eu honte de moi toute mon enfance » (p. 28).

...ensuite la quête du père et des origines paternelles

Au-delà de ce « racisme ordinaire » d'un temps, Elena a eu peur du devenir de sa fille dans un monde où elle devra gagner sa place en étant plus intelligente que la moyenne pour ne pas avoir à se battre pour obtenir un emploi avec une diplômée roumaine. Dès lors, passée la peur de voir Nili finir dans les rues de Bucarest comme tous ces métis roumains envoyés dans les orphelinats, elle n'a pas arrêté de la « gaver » de livres sur le continent lointain et de la littérature noire de langue française ou anglaise. Elle l'a préparée ainsi, pour prendre sa revanche sur la société, à devenir la seule spécialiste du domaine.

Autour de ces vingt-cinq ans (p. 113), Nili se retrouve à Paris pour préparer une thèse, grâce à une bourse d'étude. Elle atterrit à Château Rouge, au cœur de la vie africaine de Paris, ce qui lui donne l'occasion de faire davantage des recherches sur son père. C'est un samedi après-midi qu'entendant le mot « makasi », qui signifie « fort » en lingala, qu'elle sera sur une piste qui la mènera vers la mère d'Exaucé, sa grand-mère Omoyi vivant à Kinshasa. Jointe au téléphone, celle-ci lui apprend la mort de son père pendant la guerre (pp. 122-124). Malgré la douleur que réveille en elle cette nouvelle, elle ne peut se retenir de vouloir aller au Congo, pour voir sa grand-mère mais aussi pour sortir de cette errance identitaire. Ce voyage est l'occasion de raconter l'histoire récente de la République démocratique du Congo sous la guerre grâce aux rappels d'épisodes historiques avec la figure de Patrice Lumumba, le héros national, martyr du néocolonialisme, le mémorable combat entre Mohammed Ali (Cassius Clay) et George Foreman à Kinshasa, en 1974 (p. 140). Le périple sur Goma pour récupérer le reste des lettres (après celles que sa grand-

mère lui a remises), écrites pour elle (sans les poster) par son père, permet de relater la résistance des jeunes congolais soulevés contre le régime de Laurent-Désiré Kabila. À la tête de cette résistance, se trouve Kimia¹. Nili, amoureuse de ce dernier, tombe enceinte d'un garçon. Elle raconte toute sa vie à ce fils qu'ils auront et qui attend dans son ventre ses dernières heures pour naître.

La structuration et l'écriture du roman

Le récit d'Annie Lulu est introduit par un message d'amour que la narratrice adresse à son fils dans son ventre. Il est terminé par un glossaire ainsi que des notes, annoncés en amont, devant « permett[re] au lecteur de trouver une traduction succincte des termes et expressions étrangers non traduits *in texto*, ainsi que quelques précisions au sujet de figures historiques et culturelles dont il est fait mention, écrivains exceptés » (p. 11). L'histoire est structurée en trois grands ensembles. Le premier est intitulé « disparaître ». Il contient sept textes sur les circonstances de la naissance de Nili, sur la personnalité d'Elena Abrahamovici, sur l'éducation de l'héroïne auprès de sa mère, sur son inquiétude de devenir mère à son tour, sur son adolescence à Bucarest, « rue Edgar-Quinet », sur sa survie au traumatisme post-natal maternel, sur son amour pour le fils à naître. Dans le deuxième ensemble titré « l'équilibre des oiseaux » et composé de cinq textes, Nili revient sur sa vie à Paris, à partir de « Château Rouge », sur le suicide de son amie « Michelle » laissée à Bucarest, sur une relation amoureuse décevante, sur son « dernier hiver » à Paris, empreint de *dor*, le spleen ou blues roumain, et sur son appel téléphonique à sa grand-mère. Le troisième groupement, « *na lingui yo* (je t'aime) », est plus complexe ; il compte dix-huit textes et débute avec un récit d'Exaucé Makasi racontant à sa fille son attachement à la cause politique de Lumumba (pp. 125-139). Puis Nili annonce sa « fièvre irréversible et brutale » d'aller au Congo pour satisfaire « le goût de ce pays, la passion de ce pays » (p. 134) qui l'habite depuis toujours. Elle déroule ensuite la liste des événements dès son arrivée à Kinsasha, découvre « la chambre de son père », les lettres que ce dernier lui a laissées, en présente une en roumain, sa traduction et la commente. Enfin, ayant appris qu'il reste des lettres à Goma, elle s'y rend sans hésitation, trouve dans le lac Kivu des souvenirs de sa Roumanie natale quand sa mère l'a amenée à la mer Noire, participe à une première manifestation de La Lucha, rencontre Kimia Yamba, déclare qu'ils vont avoir un fils, revient sur la nuit de la conception de celui-ci, commente le regard des proches sur cette liberté, relate leurs arrestations lors d'une autre manifestation, les tortures physiques, sexuelles et psychologiques, la mort de sa cousine activiste Myiezi, les réactions de sa grand-mère Omoyi inquiète et les gestes de solidarité d'Elena pour sortir Kimia de prison, les dernières discussions sur la foi avec ce dernier avant sa mort tragique par immolation à la suite d'un incendie criminel de sa maison.

La structuration du roman n'est donc ni chronologique ni linéaire. Les histoires sont racontées à rebours. Les récits sont de tailles différentes et certains intègrent les extraits des lettres d'Exaucé retournées par Elena ou destinées à Nili. Celle-ci les relaie pour magnifier le père qu'elle se représentait comme un lâche qui a fui sa responsabilité, pour revisiter l'histoire du Congo et de la Roumanie. Pour nous replonger dans ce passé commun entre ces deux pays, les faits historiques ne sont pas seulement rappelés ; la narratrice puise dans les représentations sociales et les imaginaires culturels de tous les

¹ Copie fictionnalisée de Luc Nkulula à la mémoire de qui le roman est aussi dédié.

personnages qui traversent le roman pour traduire leur réalité. Dès lors, la langue d'écriture, le français, ne peut rien dire sur le roumain maternel et le lingala paternel. Il faut à ces langues parentales celles occasionnées par la rencontre comme ce wolof, « *Ngir Yalla*² », du sauveur du bébé Nili, qui rajoute une dose d'émotion à la narration très poétique, malgré les nombreux épisodes tragiques. Ainsi, foisonnent dans le roman des images saisissantes et des métaphores obsédantes, signe d'une écrivaine qui comprend les subtilités des langues qu'elle manie.

Sur un autre plan, il convient de noter la dimension intertextuelle et intermédiaire du roman. Le premier aspect nous renvoie à un attachement certain de l'auteure aux écrivains africains ou afro-descendants comme en témoignent les livres (Baldwin, Césaire, U'Tamsi...) qu'Elena fait lire à sa fille dont le sujet de thèse est : « De la Harlem Renaissance à la Négritude, la figure de l'écrivain noir au XX^e siècle ». Le second ancre le récit dans l'actualité de son temps avec l'usage de la téléphonie mobile, de l'Internet, des réseaux sociaux, qui fait avancer la quête de l'héroïne et lui facilite son déplacement dans l'espace essentiellement urbain de la fiction.

Annie Lulu maîtrise l'art du roman et connaît son sujet. Elle relate une histoire oubliée, la douleur d'aimer, des tragédies rarement évoquées qu'elle aurait pu vivre. Mais qu'on ne s'y trompe point : la similitude de situation au départ est le subterfuge classique du « brouillage des critères de lisibilité » ou d'un leurre innovateur. Il faut dépasser cette apparence autobiographique, prétexte de l'écriture, pour apprécier véritablement la capacité créatrice de l'auteure et la valeur esthétique d'une œuvre « traduction de la joie et de l'horreur réunies ».

Annie LULU, (2021),
La Mer noire dans les Grands Lacs,
Paris, Julliard

² Cela signifie : « Pour l'amour de Dieu ».